

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

MOREL

Le carnet d'un flâneur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 161-166

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le carnet d'un flâneur

C'est le 1<sup>er</sup> janvier 1815. Nous assistons en France à l'agonie du premier Empire. Au palais des Tuileries, c'est fête, grand jour de réception. « Sous les voûtes du salon doré, » se promènent gravement ces hommes de bronze qui ont vécu la gloire de Napoléon et terrassé les souverains d'Europe. Au milieu d'eux, l'empereur, au regard sombre et sévère, sondant la profondeur de son génie en quête de quelque nouveau plan de guerre.- Au fond de la salle un groupe de dames d'honneur, toutes étincelantes de soie et de pierreries : les reines de la beauté trônant dans la première cour du monde.

Près d'elles des jeunes filles, ornées de toutes les grâces de l'enfance, belles dans leur naïve candeur et leurs

visages lutins : ce sont les dames d'honneur, c'est la cour du petit prince. . . . . du Roi de Rome. - Dans la rue un groupe de gamins, - de ces horribles gamins de Paris, - s'amuse à se vautrer dans la boue du quai. On les aperçoit des fenêtres du salon, et le petit Roi de Rome les contemple d'un regard triste et ennuyé. On s'empresse autour de lui, on le distrait, on le lutine, car à la pâleur de son visage on lit la tristesse de son âme. Le pauvre Petit, si jeune encore et déjà si dégoûté ; il repousse toute caresse, il broie du noir.

Le grand empereur s'approche.

- Qu'as-tu, mon fils?

- Tout cela m'ennuie, dit l'enfant en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les superbes gobelins qui ornent les murs du salon.

- Tout cela, c'est l'Art, dit Napoléon.

- Tout cela m'ennuie, dit encore l'enfant en désignant les hommes d'Etat et les généraux.

- Tout cela, c'est le génie et la gloire, dit l'empereur.

- Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois, en indiquant le groupe qui l'entourait, les dames d'honneur et les charmantes jeunes filles.

- Tout cela, c'est la Beauté. . . . Que veux-tu donc, petit ambitieux? dit le père, déposant sur le blond visage de l'enfant un baiser.

- Père, je voudrais, moi aussi, aller me rouler dans cette belle boue, - et son bras tendu désignait le groupe sordide que l'on apercevait de la croisée.

C'est peut-être là une fable, c'est peut-être aussi de l'histoire ; c'est, sans doute aucun, l'image fidèle, le tableau vivant de nos littérateurs décadents, de nos romanciers modernes. A deux reprises on vous parlait

dans ces pages de la Grande Amie de Pierre l'Ermite. Eh bien! ami lecteur, si vous sentez germer en vous le futur littérateur, permettez-moi un petit conseil : si vous désirez être lu, si vous voulez écrire pour le grand public, n'écrivez pas ainsi. Cette atmosphère de grâce et de mélancolie dont la narration est enveloppée ; cette poésie rustique aux senteurs de terroir ; cette peinture vivante de mœurs simples mais austères ; cet amour passionné de la nature trahissant à chaque pas son Auteur tout cela est passé, tout cela est vieilli et depuis longtemps relégué au garde-meuble des vieilles idées.

Cette intrigue sans recherche, sans agencement, - l'industrie, le progrès venant troubler le bonheur champêtre de ce tenant de la terre, de ce gentilhomme campagnard trempé à l'antique qu'est Jacques de la Ferlandière, tout cela, c'est par trop simple, c'est enfantin, c'est « bête ». On ne lit plus ces choses là, ces contes de grand'mamans. Aujourd'hui, il faut au public lettré de l'immondice, de la fange ; on veut se vautrer dans cette belle boue. « Refroidissons le tout avec du sang de singe, » a dit quelque part Voltaire, « Salissons le tout avec de la boue, » doit se dire aujourd'hui le littérateur s'il veut faire œuvre populaire, s'il veut écrire pour le grand public. Pourquoi de Maistre, pourquoi de Bonald et tant d'autres écrivains honnêtes, sont-ils condamnés à l'impopularité ? Parce qu'ils n'ont pas mis de boue dans leurs écrits. C'est malheureusement un fait. Ceux que l'on surnomme les maîtres, ceux dont on parle, dont on sait le nom, dont on cite les œuvres sans craindre de s'entendre dire : « Qu'est-ce que cela ? » ceux dont la notoriété est devenue un

fait incontestable pour ceux-là mêmes qui la déplorent, - sont en même temps des écrivains dont la morale ne saurait approuver les peintures, et qui, tous ou presque tous, ont cru devoir sacrifier plus ou moins la décence sur cet autel de la mode, autour duquel ils ont recruté leurs adorateurs.

A l'heure qu'il est, « roman à la mode » est devenu synonyme de roman immoral. Bien que les auteurs se battent les flancs pour donner de l'intérêt, du sensationnel, ils se meuvent presque toujours dans la même sphère. C'est le mauvais ménage, avec les conséquences de sa désorganisation, c'est à dire les intrigues illégitimes qui portent atteinte au nœud conjugal. Un auteur serait gravement compromis, s'il s'avisait de broder sur un autre canevas ; aussi cette idée réactive n'entre-t-elle pas dans son cerveau. La première obligation de ces fournisseurs intellectuels, écrite en lettres d'or - dur sans doute - au frontispice du temple des belles-lettres semble être : « Tu scandaliseras ton prochain. »

Et le public est à la hauteur de ces productions, s'il vous plaît. Présentez-lui un roman honnête, la Grande Amie par exemple: « C'est enfantin, c'est « bête! » vous dira-t-il.

«Bête, » c'est le mot. Un mot terrible, qui contient en trois syllabes la condamnation sommaire et sans appel de tous les romans honnêtes, et qui terrifie préventivement tous ceux qui pourraient être d'humeur à les admirer. Autant en effet le roman immoral est à la mode, autant celui qui respecte les bonnes mœurs végète dans une sphère toute spéciale de silence et d'obscurité. « Qu'est-ce que cela? » dit-on; « ça n'existe pas.

Le nom même de l'éditeur chrétien qui est au bas de la couverture éveille la défiance. Quiconque lira ce livre en parlera en société, se rendra ridicule. L'auteur aura peut-être dépensé des trésors de talent, écrit des pages charmantes, inventé d'originales situations. Personne ne lui en saura *gré*. Ah ! s'il avait sali le tout avec un peu de cette belle boue, s'il avait buriné un de ces tableaux passionnés, lascifs, immoraux, oh ! alors il passerait pour grand homme.

Ami lecteur, tout ceci n'est point de la fable ; ce n'est point un conte inventé à plaisir pour remplir les pages de ce journal. Tout ceci, c'est la vérité, la vérité pure et simple. Les exemples n'abondent-ils pas ? N'était que la nomenclature fut chose ennuyeuse, je pourrais illustrer ces lignes de bien des noms propres. Je vous étonnerais peut-être si je vous disais qu'un Daudet, un Loti, un Bourget sont venus docilement immoler leurs victimes sur cet autel. L'épisode de l'odalisque, dans Tartarin de Tarascon, et celui de la nihiliste russe, dans Tartarin sur les Alpes, sont là uniquement pour prouver l'indépendance de Daudet en matière de mœurs. Il a fallu ses insultes contre l'armée pour déclencher un mouvement d'opinion contre Zola. Mais tant que l'ami des traîtres s'est contenté d'être pornographe, l'opinion n'a eu pour lui que des sourires, pendant que les représentants du pouvoir ouvraient à son intention le sac aux rubans et aux faveurs.

Écoutons donc une bonne fois ce que nous disent bien haut nos adversaires ; suivons leur exemple. Hélas ! il faut bien le dire, nous sommes trop ambitieux ; nous n'avons pas assez de prétentions. Soyons

donc — pour la bonne cause -un peu plus fiers, et soigneux d'utiliser nos facultés.

Ami lecteur, si vous sentez entre vos mains une plume légère et facile, joignez-vous au petit nombre, - car nos écrivains catholiques sont le petit nombre - entrez résolument dans la lice, ne serait-ce que pour enrichir les modestes pages de ce journal, qui n'a pas encore dit son dernier mot et cherche toujours sa voie. On vous appellera, je me trompe, vos amis vous appelleront esprit rétrograde, éteignoir, que sais-je ? On dira autour de vous: « Il déménage, le pauvre homme! Il a manqué le train ! » Mais qu'importe, vous aurez la conscience d'avoir fait œuvre bonne et vous pourrez dire avec Pasteur, ce grand bienfaiteur de l'humanité: « Qu'importe que nos efforts soient plus ou moins favorisés ; il faut quand on quitte la vie pouvoir se dire : « J'ai fait, ce que j'ai pu. »

LEMAURE